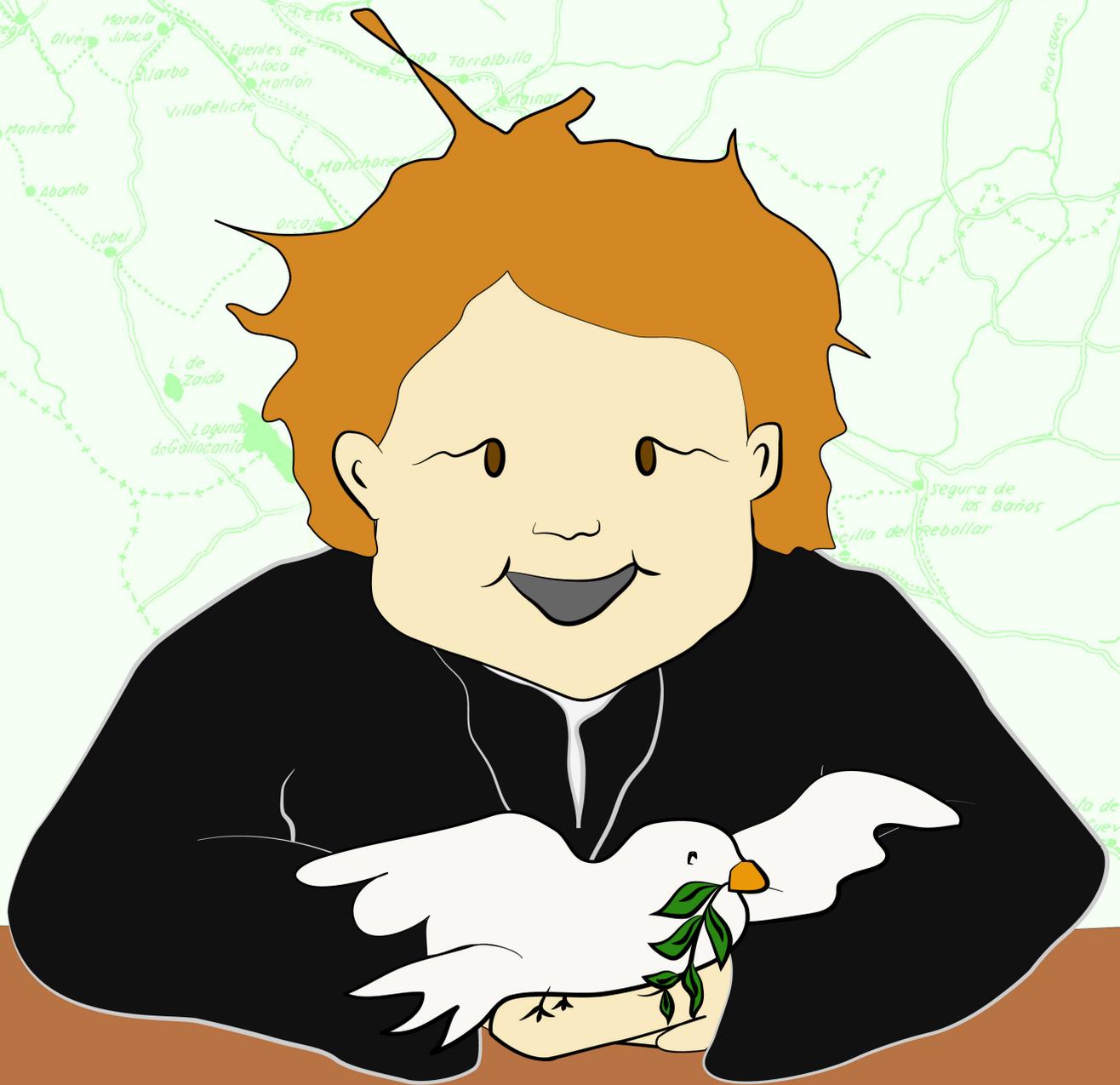
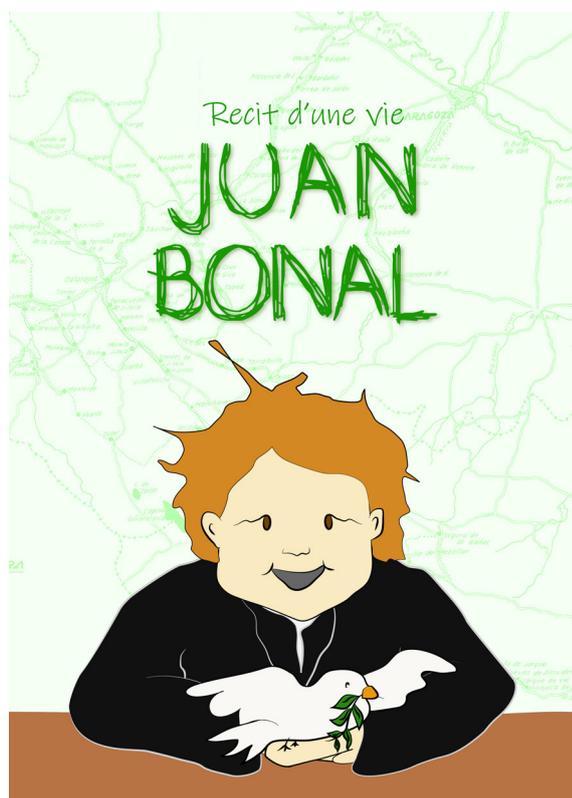


Recit d'une vie

JUAN BONAL





ÉDITION:

Hnas. de la Caridad de Sta. Ana
C/Madre Rafols, 13.
50004 Zaragoza. España
Tels: 976 43 54 22
976 43 91 46
www.chcsa.org

ILLUSTRATIONS:

Marta Fresneda Gutiérrez

TEXTES:

Alejandro Campos España

TRADUCTION:

Soeurs de la Charité de Sainte Anne

MISE EN PAGE:

latorre

soluciones gráficas
latorremanresa@yahoo.es
655 898 498

JUAN BONAL

Recit d'une vie

CHAPITRE 1: ENFANCE

À l'école, Juan dessine son village	5
Juan montre le dessin à son père	6
Juan joue avec ses amis dans la campagne	7
En priant avec sa soeur Marie.....	8

CHAPITRE 2: ADOLESCENCE

Il grandissait comme un enfant normal	9
Enfant de coeur dans sa paroisse	10
Juan soignait son frère Martin	11
Étudiant en Philosophie à l'université de Huesca	12
Juan partage avec son ami José Pons.....	13
Il retourne visiter Terrades	14
Un conte pour sa soeur Margarita	15
En priant avant de dormir	16

CHAPITRE 3: JEUNESSE

Il part à Reus	17
Sa vie à Reus.....	18
Professeur de grammaire	19
Visite aux prisonniers	20
À l'hôpital de la Sainte Croix de Barcelone. Il connaît María Ràfols.....	21
À la porte de l'hôpital de la Sainte Croix, ils planifient la route vers Saragosse	22
Ils se mettent en le chemin.....	23
En chemin ils celebrent le Noël	24
Entrée à Saragosse	25
Aux pieds de la Vierge du Pilar.....	26
Ils commencent le travail à l'hôpital Royal et General de Notre Dame de Grâce à Saragosse.....	27
L'hôpital de Notre Dame de l'Esperance. À Huesca	28
L'hôpital de Notre Dame de Grâce brûle	29
Juan Bonal avec les soeurs demandent l'aumône	30
Un desastre majeur! Le deuxième siècle	31
Juan ne confesait pas seulement.....	32
En jouant avec les enfants de l'hospice des enfants trouvés	33
Celebre l'eucharistie à l'église del hôpital	34
De nouveau à l'hospice. Il enseigne le respect mutuel	35

CHAPITRE 4: MATURITÉ

Il devient mendiant de l'hôpital.....	36
Il prie et offre à Dieu toute sa douleur.....	37
En demandant l'aumône dans un des villages.....	38
Visite aux personnes qui ont besoin de Dieu	39
Il presente le comptes des aumônes recueillies.....	40
Au Salz, il se retire prier et preparer chaque sentier	41
À la Maison de la Miséricorde de Huesca il joue avec des enfants.....	42
Avec les soeurs de l'hôpital de Notre Dame de l'Esperance	43
Les malades mentaux de l'hôpital inspirent son dernier sentier	44
Il meurt au Salz. Il met ses rêves dans le coeur de Dieu.....	45

CHAPÎTRE 1: ENFANCE



À L'ECOLE, JUAN DESSINE SON VILLAGE

—Juan, j'aime ton dessin —dit le maître Jorge. —C'est le village de Terrades que tu as dessiné entre les montagnes ?

—Peut-être. . . Je ne suis pas sûr si c'est notre village ou un autre —répond le petit Juan.

—Je l'aime bien —a déclaré Jorge—. Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas... Le village semble dépeuplé. Tous ce gens-là, qu'est-ce qu'ils font au pied de la montagne et non dans leurs maisons? —demande, cette fois, le professeur étonné.

—C'est que le village est devenu petit, —répond le petit, en même temps qu'il prend son crayon jaune—. Je veux dessiner plus des maisons pour qu'y puissent vivre davantage des personnes mais, je n'ai plus de place dans le papier.

—Tu peux toujours effacer et reprendre une autre fois.

—Je vais profiter de ce dont je dispose —dit, cette fois-ci Juan, pendant qu'il dessine le lever du soleil.

—C'est pour cela que les gens sont au pied des montagne, pour les escalader et construire au sommet plus des maisons? —demande, étonné, le prof.

—Non Monsieur, ils sont en train de les pousser.

—Jamais personne n'a été capable de déplacer les montagnes! —assure le jeune maître.

—Je suis en train de le faire! Vous allez le voir! Dans mon dessein, les personnes déplacent la montagne pour récupérer la place et pouvoir construire les maisons dont on a besoin pour les nouveaux habitants —répond Juan.

JUAN MONTRE LE DESSIN À SON PÈRE

Le petit village de Terrades, de la province de Gerona, était ce jour-là très beau. Le petit Juan Bonal était né là-bas le 24 Aout 1769. Au moment où nous parlons, il a 8 ans déjà, quittant l'école, il retourne à la maison. Son frère Jaime l'attendait à la porte. Juan avait dans ces mains le dessin qu'il avait fait en classe. Sa sœur María, trois ans plus petite que Juan, n'allait pas à l'école. À l'époque, les filles, parce qu'elles étaient des filles, ne partaient pas à l'école. À la maison se trouvaient aussi sa mère, Francisca, et son père, José. Quand il est arrivé à la maison, Juan s'est rendu saluer son père qui était, en ce moment, en train de labourer la terre. Il s'est jeté sur lui, a embrassé sa joue et ils se sont fait un gros câlin. Juan a montré à tout le monde le dessin qu'il avait fait en classe. Tous l'ont bien apprécié.





JUAN JOUE AVEC SES AMIS DANS LA CAMPAGNE

Juan a continué d'aller à l'école. Il aimait y aller parce qu'à l'école il trouvait tous ses amis et aussi il apprenait de nouvelles choses. Les après-midis, avec ses frères, il faisait les devoirs de l'école. Les devoirs finis, Juan partait à la place du village jouer avec ses amis. Pour jouer, il a toujours préféré la campagne. La rue principale du village n'était pas goudronnée. La campagne l'inspirait confiance. Elle était plus attirante. Être en contact avec la nature l'aidait à se sentir près de son père. Juan, depuis son enfance, admirait sa manière de labourer la terre, l'arroser, et soigner avec le plus grand soin chaque partie de son travail.

EN PRIANT AVEC SA SOEUR MARIE

Les nuits, avant de se coucher, Juan priait. Il le faisait, depuis sa petite enfance, tel que ses parents lui avaient appris à le faire. Pendant qu'il priait, sa sœur Marie est entrée dans la chambre.

—Qu'est-ce que tu fais? —lui a demandé sa sœur.

—Je me préparais pour prier. L'autre jour, le curé de la paroisse nous a lu un paragraphe de l'Évangile. Celui de Marte et Marie. Tu te rappelles? —sa sœur a fait une grimace étrange—. Jésus était dans la maison des sœurs :Marte et Marie. Et pendant que Marie écoutait tout ce que Jésus disait, Marte, préférait servir la table. Elle partait de la cuisine au salon un peu agitée. Elle se sentait débordée par le travail et elle se plaignait à Jésus du manque d'aide de Marie.

—Et qu'est-ce que Jésus a répondu à Marte? —demande sa sœur impatiente.

—Il a dit que Marie faisait bien de l'écouter et qu'elle continuerait de le faire.

—Buaf! —Les yeux se sont retournés—. Marte est restée sidérée, non?

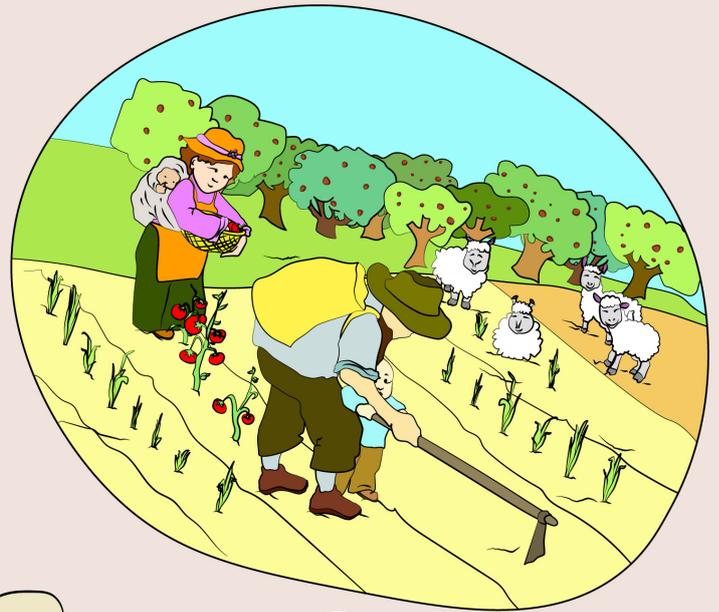
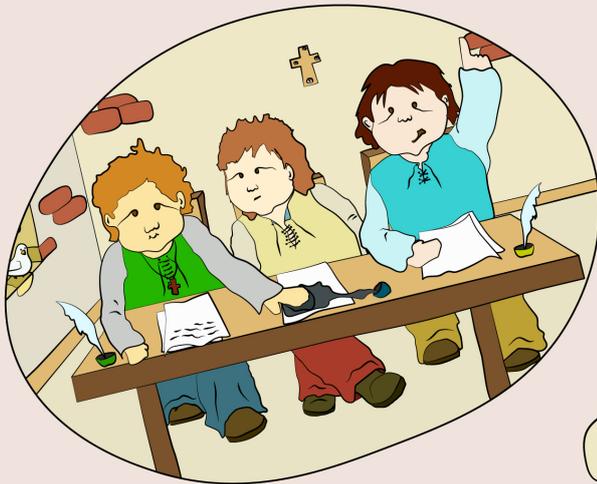
—Bon, je pensé que Marie était aussi occupée. Peut-être cette réponse, a fait comprendre à Marte que nous n'avons pas toujours raison, que parfois chaque chose a son temps.



CHAPITRE 2: ADOLESCENCE.

IL GRANDISSAIT COMME UN ENFANT NORMAL

Les semaines, les mois, et les années sont passées. Juan avait maintenant onze ou douze ans. Il faisait les choses propres aux adolescents. Il sentait et vivait comme n'importe quel enfant de cet âge. Depuis quelques années, il était enfant de cœur dans l'église de son village, Sainte Cécile où lui, et tous ses frères avaient été baptisés. Il aimait ce qu'il faisait. On le voyait. On remarquait la façon dont il se déplaçait sur le chœur de l'église. Quiconque le voyait pensait qu'il était né pour ça. Il aidait toujours le prêtre en tout ce qu'il lui demandait. Ils se connaissaient bien, un seul regard entre eux suffisait pour que Juan sache ce qu'il fallait faire de l'autre bout de l'autel.



ENFANT DE COEUR DANS SA PARROISSE

Un jour, après la messe, Juan est resté pour parler avec le curé. Il aimait la capacité qu'il avait d'accueillir, d'écouter, d'avoir des mots d'encouragement avec les autres. Juan, depuis son enfance, imitait le curé de la paroisse en tout ce qu'il faisait.

—Comment s'est-elle passée la semaine? Depuis quelques jours je n'ai pas de tes nouvelles —lui a dit le curé enthousiasmé.

—Bien... J'ai beaucoup étudié ces jours-ci et, à la maison, mes frères demandaient mes soins.

—Ne t'inquiète pas. J'imagine que dans une famille si grande, il faut s'entraider pour que les choses fonctionnent. Et cela demande du temps, —lui disait le curé pendant qu'il marchait ses mains derrière le dos— Hier, j'ai vu tes parents, ils collaboraient, comme toujours, à la paroisse. Je suis reconnaissant pour l'aide qu'ils y prêtent souvent. Ils vont bien?

—Bien, à la maison nous sommes tous en bonne santé. Vous demandez toujours de leurs nouvelles, cela me touche profondément —signale Juan.

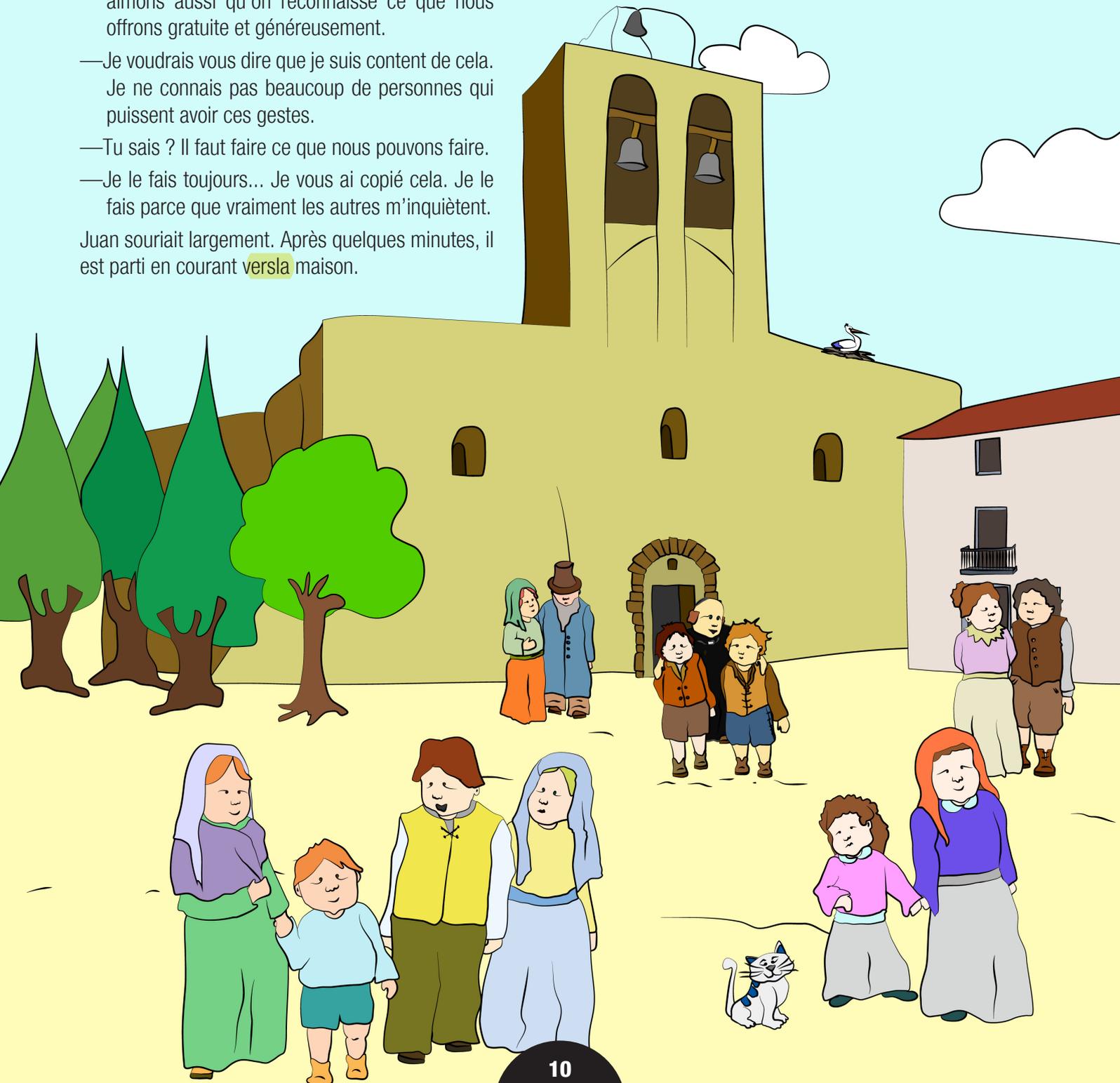
—Pourquoi cela attire ton attention? Nous tous nous aimons qu'on s'intéresse à nous et à nos familles et, parfois nous aimons aussi qu'on reconnaisse ce que nous offrons gratuite et généreusement.

—Je voudrais vous dire que je suis content de cela. Je ne connais pas beaucoup de personnes qui puissent avoir ces gestes.

—Tu sais ? Il faut faire ce que nous pouvons faire.

—Je le fais toujours... Je vous ai copié cela. Je le fais parce que vraiment les autres m'inquiètent.

Juan souriait largement. Après quelques minutes, il est parti en courant vers la maison.





JUAN SOIGNAIT SON FRÈRE MARTIN



Des semaines, des mois et des années sont passées. Juan et Martin étaient très unis malgré la différence d'âge. Juan était toujours très attentif à lui.

Les dimanches, comme d'habitude, tous partaient à la messe. Il y eu un jour où, ils sont arrivés en retard. Martin, de bon matin, se bagarrait avec les lacets de nouvelles chaussures. Il ne pouvait pas les lacer parfaitement. Juan, alors, préoccupé à cause de l'heure et en regardant le conflit de son frère avec les chaussures, s'est agenouillé et il l'a aidé, mais il lui a montré aussi la façon de faire. Quand tous les deux étaient prêts, ils sont sortis en courant vers l'église et ils sont arrivés au moment où la messe commençait.

A la sortie, Juan s'est approché de la boulangerie, avec son petit frère, pour y acheter du pain. Martin était encore un peu perdu. Juan, au contraire, regardait les maisons en pierre qui sillonnaient la route Majeur qui menait à la boulangerie. Quand ils sont arrivés, Martin contait les pains à haute voix en même temps que Juan demandait à la femme quatre petits pains.

ÉTUDIANT EN PHILOSOPHIE À L'UNIVERSITÉ DE HUESCA



Juan n'a jamais aimé dire aurevoir, mais le moment de le faire était arrivé. Il devait partir à Huesca pour y étudier ce que depuis longtemps il pensait. Il sentait qu'il serait difficile de partir dans une nouvelle ville, mais il devait le faire.

—Je t'aime beaucoup, mon chéri. Étudie et soigne-toi bien. Je suis sûre que tu vas être le meilleur, —a dit sa mère.

—Je vais le faire, maman, —répondit Juan en lui faisant un gros câlin.

Ensuite, Juan s'est adressé à son père qui, abaissant la tête, le regardait, avec tendresse. Le chapeau que Jose portait est tombé par terre. Son frère Martin courrait le prendre, mais quand il a voulu le lui donner, Juan serrait son père. Et aussi le père serrait son fils dans ses bras. Ses frères se sont approchés en même temps pour le serrer aussi dans leurs bras. Martin s'est enroulé entre ses jambes, María l'a pris par le dos et Jaime, un pincement lui a suffi dans la joue pour lui montrer avec tendresse qu'il allait lui manquer. Juan souriant, les a tous regardés et il est parti sans se tourner vers l'arrière.

JUAN PARTAGE AVEC SON AMI JOSÉ PONS



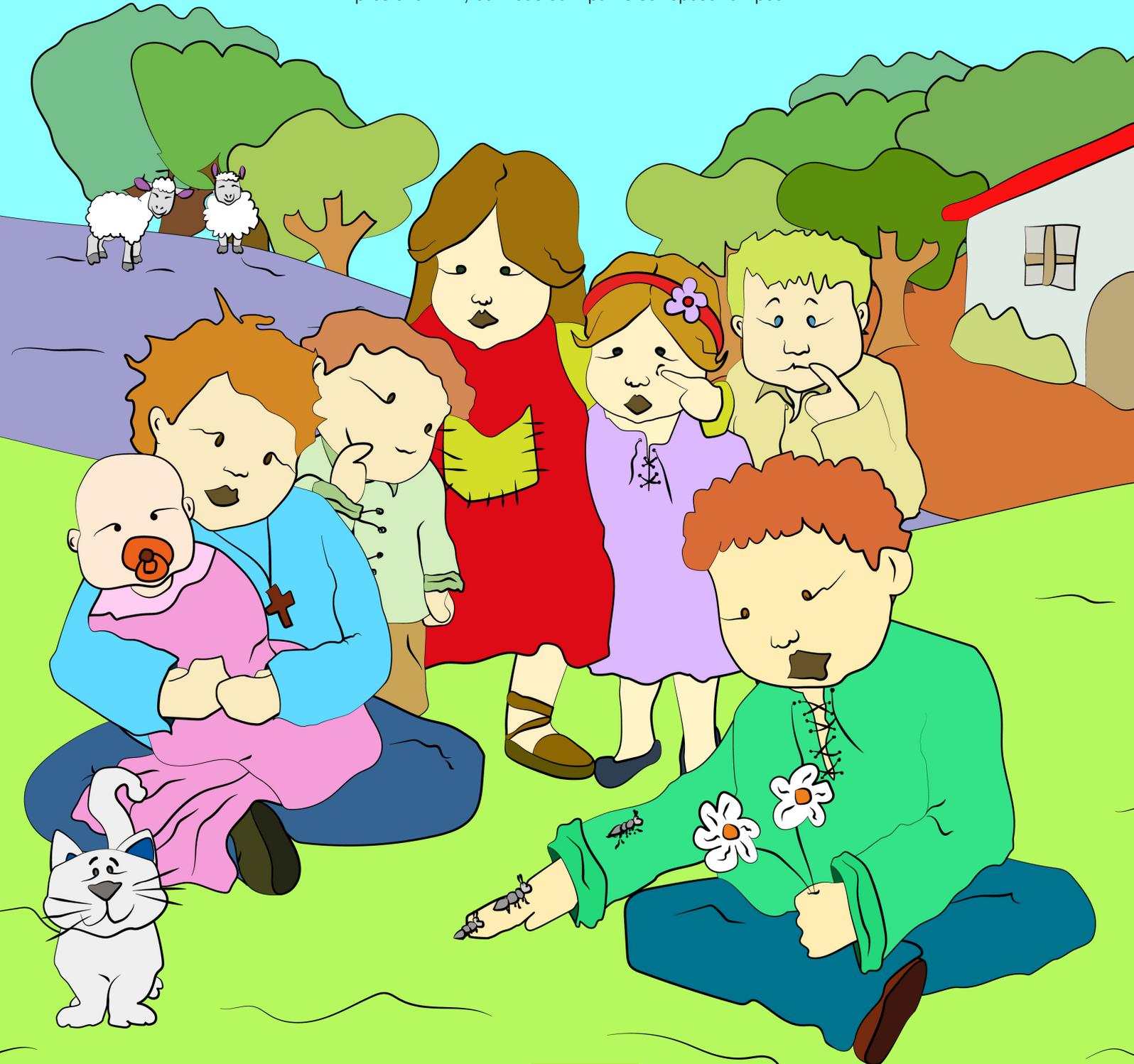
Après un certain temps, Juan a manifesté être un brillant étudiant. Comme le temps passait ses notes s'amélioraient. Ses professeurs, le félicitaient de plus en plus.

À Huesca, il a découvert qu'il y avait un camarade de son village qui étudiait, lui aussi, la Philosophie. Juan s'est réjoui d'être avec lui dans la même classe, puisque cela l'aidait à se sentir calme et plus sûr car il n'était pas l'unique à sortir de son village pour commencer une nouvelle étape de la vie.

IL RETOURNE VISITER TERRADES

Après quelques mois, Juan est rentré à la maison visiter ses parents et ses frères. Juan a apporté à sa sœur Margarita le conte populaire du petit Chaperon Rouge, et à sa sœur Maria un nouveau livre de prières. Juan espérait que Jaime les lirait aussi. Il rêvait qu'un jour les filles puissent aller à l'école. Juan a apporté aussi à ses deux frères un foulard différent à chacun. À sa mère une boîte à pain, à son père un nouveau chapeau.

Tous étaient joyeux de se rencontrer encore. Ils ont mangé du pain avec tomate et des saucisses variées. Après avoir fini, eux tous sont partis se reposer un peu.



Tous sauf son père, qui est resté avec Juan, en parlant dans balcons, derrière la maison, là où ils avaient mangé.

—Je sais que tu es bien et je suis content de cela —dit son père avec une voix profonde.

—Merci papa —répondu Juan.

—Pourquoi mon fils?

—Pour rester ici avec moi et me tenir compagnie.

UN CONTE POUR SA SOEUR MARGARITA

Quand Margarita était née il a eu une grande joie dans la famille. Maintenant elle avait trois ans. Ses yeux étaient vivants, clairs et grands. Les factions de son visage étaient naïves et ses narines petites. Quand elle souriait, elle le faisait à bout portant, en montrant ses gencives et toutes ses dents. Elle était une poupée que toujours marchait dans la maison avec deux couettes que Marie lui attachait. Juan aimait la manière dont sa sœur racontait tout ce qu'elle faisait. Margarita avait l'habitude de parler à tout moment, elle a après à bien parler avant que les enfants de son âge. Elle parlait de ce qu'elle faisait, pensait et sentait. Elle avait toujours quelque chose à dire malgré son âge.

—J'ai mangé des biscuits avec chocolat, j'ai mal au ventre, c'est à cause de cela que je suis triste. Je veux que papa arrive du travail pour me lire un conte, —a dit Margarita au moment où elle se tordait de douleur et d'angoisse.

—Tranquille, je peux te lire le conte —a répondu Juan.

—Lequel vas-tu me lire? —a demandé la petite.

—Dis-moi !

—Je veux celui du loup! Juan et le loup, —a dit-elle, cette fois-ci, d'un air un peu drôle.

—Voudrais-tu dire, Pierre et le loup?

—C'est ça.

—D'accord.



EN PRIANT AVANT DE DORMIR

Juan avait l'habitude de prier avant de dormir. C'est ce qu'il a fait jusqu'à la fin de sa vie. Prier, c'était un besoin pour lui. Cela lui donnait la paix et la sérénité nécessaires pour s'endormir.

Toujours il se rappelait de sa famille et de ses amis. Et aussi de son curé, puisqu'il lui avait aidé dans ses doutes de foi et ses doutes sur la vie tout au long de son enfance et de son adolescence à Terrades. Il priait pour toutes les personnes qu'il aimait et pour tous ceux qui l'entouraient.

Il ne demandait pas seulement, il remerciait Dieu. Il demandait et il remerciait. Il parlait avec Dieu, il lui racontait tout ce qu'il avait fait pendant la journée. C'était le moment de voir ce qu'il avait bien fait et ce qu'il devait améliorer. C'était la rencontre avec soi-même et avec Dieu qui habitait au fond de son cœur.

Le lendemain, il sentait qu'il était prêt à conquérir le monde.



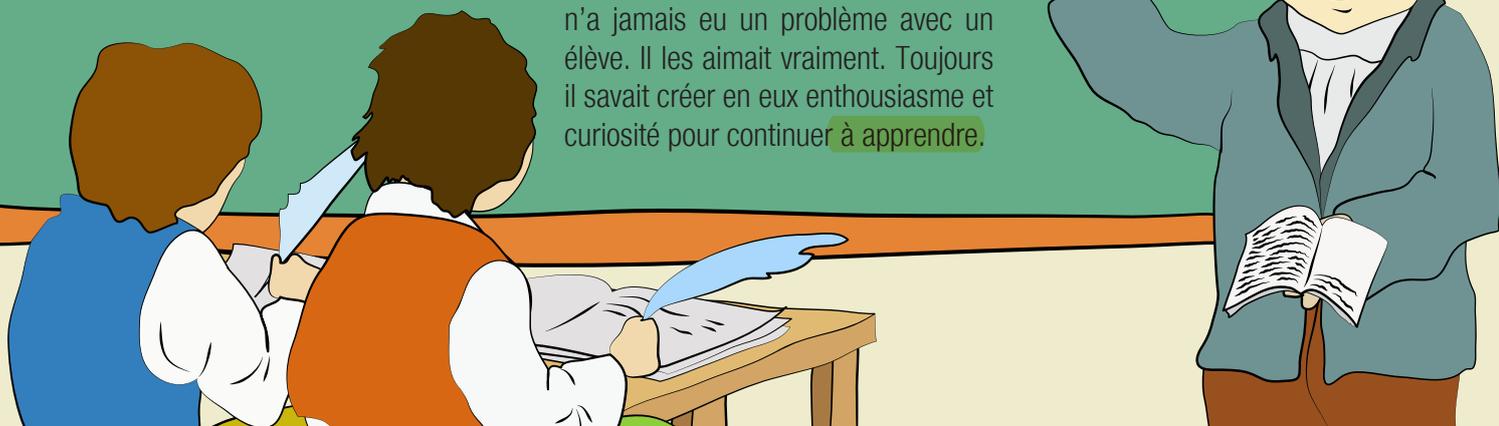


CHAPITRE 3: JEUNESSE. IL PART À REUS

Les années passèrent. Juan avait maintenant vingt-sept ans. Avec cet âge il avait envie de conquérir le monde. A l'époque, Juan était une personne qui avait beaucoup des connaissances. Il avait beaucoup étudié pendant sa période universitaire. En premier lieu, il avait fini la Philosophie. Puis, il avait réussi, avec des bons résultats, les premiers concours de Grammaire auxquels il s'est présenté à Ripoll et Sampedor en Catalogne. En troisième lieu, il avait aussi ses études en Théologie et en Histoire Ecclésiastique. Il avait étudié les trois premières années à Barcelone et les deux dernières années à Saragosse. Avec tout ce bagage sur son dos, ou mieux dans sa tête, il est parti à la Ville de Reus, en Catalogne. Là-bas, il a passé sept longues années.

SA VIE À REUS

À Reus, Juan a eu un travail comme professeur. Il l'aimait ! Ses élèves marchaient toujours derrière lui. Ils s'émerveillaient avec ses leçons et lui posaient toutes leurs questions. Juan n'a jamais eu un problème avec un élève. Il les aimait vraiment. Toujours il savait créer en eux enthousiasme et curiosité pour continuer à apprendre.



La guerre a laissé beaucoup d'hommes blessés, des femmes, maintenant veuves, qui avaient été brutalement maltraitées et des enfants orphelins et sans abri. L'activité de service aux autres que Juan a menée à Reus fut immense. Le rythme était trépidant. Il avait toujours quelque chose à faire. C'était les malades et les blessés de guerre, au saint hôpital; puis, les femmes veuves. Il les accompagnait dans leur douleur et il s'intéressait à leurs enfants



Il y avait des jours dans lesquels il visitait les prisonniers en prison



et toujours, à la fin de la journée, il partait à la messe, il priait et il réfléchissait sur tout ce qu'il avait fait pendant sa journée.



PROFESSEUR DE GRAMMAIRE

C'était un lundi, la veille, Juan avait accompagné tous ses étudiants à la messe, tel qu'il le faisait depuis son arrivée à Reus. Malgré le climat troublé à cette époque, les étudiants continuaient d'assister aux cours. Ce jour, Juan est arrivé en classe avec une bonne nouvelle.

—Aujourd'hui c'est un grand jour pour moi et j'aimerais le partager avec vous tous, —a dit Juan au moment où il partageait un peu de chocolat à chacun de ses étudiants.

Les jeunes l'ont regardé d'un air surpris.

—Qu'est-ce que nous célébrons Mr Juan? —a demandé le plus éveillé des étudiants.

—J'ai été ordonné prêtre, —a dit au moment où il levait un sourcil.

—Uauhh! —Tous s'écrièrent en même temps.

Ils se regardaient entre eux. Certains ont entrebâillé les yeux, les autres sont devenus rouges au moment où ils riaient.

La joie a pris tout le monde. Chacun la manifestait à sa manière.

—C'est vrai mes gamins, à partir d'aujourd'hui vous pouvez m'appeler père ou mosén

—C'est merveilleux !, —ont tous exclamé.

—C'est ça, Miguel. C'est pour cette raison que je vous invite à manger un peu de chocolat.

—Merci, —a dit cette fois le bègue en même temps que la parole se bloquait dans sa langue.

—Dieu m'a appelé à devenir prêtre, —a-dit un air convaincu—. Allons, au travail ! L'autre jour, dans la lecture, nous sommes restés dans la deuxième partie du Quichotte. Ouvrez les livres s'il vous plaît...

Les garçons ont exécuté ce que le nouveau prêtre leur disait.



VISITE AUX PRISONNIERS

Une fois la classe terminée, presque sans manger, Juan sortait visiter les prisonniers en prison.

—Je suis content de te voir, Juan, —a dit le prisonnier avec le cœur lourd. Ce jour il était ennuyé quand Juan est venu le visiter.

—Comment vas-tu Javier aujourd'hui?

—J'ai eu de meilleurs jours, —a répondu le prisonnier.

—À partir d'aujourd'hui je suis le père. J'ai été ordonné prêtre.

—Pour l'Eglise ?

—Bien sûr, mon fils! Pourquoi si non? —a dit-il en riant.

—Ça ne m'étonne pas. Le monde a besoin des gens comme toi, que de manière désintéressée, fassent ce que tu fais. Encore il m'est difficile de croire que tu sois ici à me tenir compagnie chaque après-midi, quand tu es libre. Cela me fait un grand bien.

—Merci, Javier.

—Je le dis sérieusement. J'espère que tu me crois, et je ne te mens pas si je te dis que j'aimerais connaître ton Dieu. J'aimerais vraiment me sentir pardonné pour tout ce que j'ai fait. Je suis prisonnier à cause des choses qui ne sont pas bonnes, tu le sais, mais je regrette mes actes. Tu as toujours dit que ton Dieu pardonne les péchés.

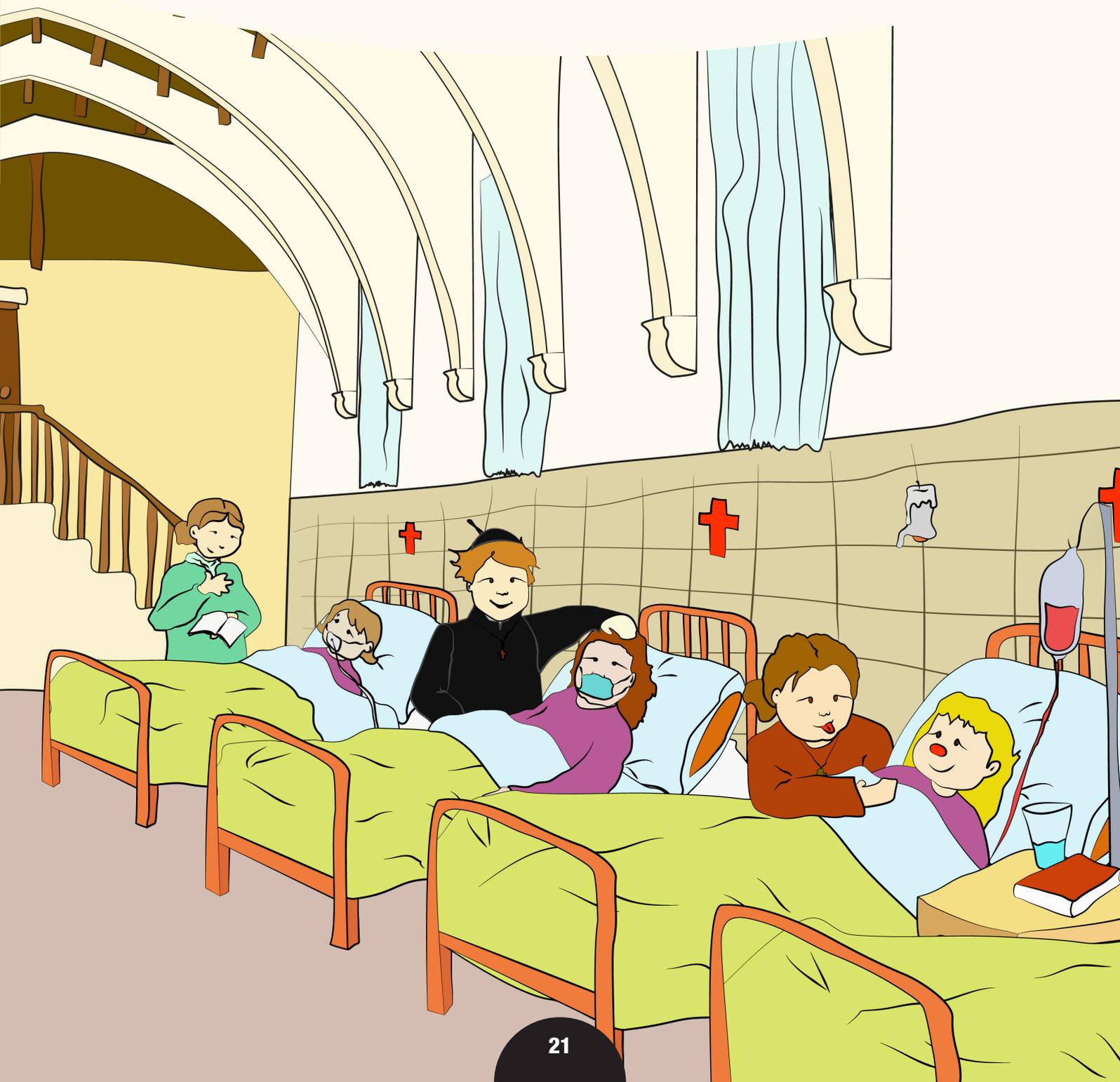
—Mon Dieu est aussi ton Dieu. C'est le Dieu de nous tous. Et Il pardonne toujours tes péchés. Il t'aime de la même manière qu'il m'aime à moi. Il veut ce qui est meilleur pour nous tous.



À L'HÔSPITAL DE LA SAINTE CROIX DE BARCELONE. IL CONNAIT MARÍA RÀFOLS

Après un temps Juan s'est décidé à laisser l'enseignement à Reus et, après une courte expérience comme Vicaire à la paroisse de Sainte Catalina de Vinyols du Camp, il est parti à l'Hôpital de la Sainte Croix de Barcelone. Cet Hôpital accueillait les plus pauvres. Il était dirigé par la MIA (en espagnol: Muy Ilustrísima Administración, en français: Très Illustre Administration). Quand il est arrivé il était Vicaire ou Aumônier. Il prend la responsabilité de l'attention spirituelle des malades, mais aussi il encourage les volontaires au service des hôpitaux. Ici, il a passé cinq mois.

Un jour, en visitant la salle des femmes, Juan a trouvé des volontaires qui assistaient les malades. Il a remarqué la façon de travailler d'une d'entre elles. Il a été fasciné par sa manière de regarder et de soigner les malades, la façon de leur parler, sa voix agréable et aimable, la manière de les poser sur le lit et leur donner à manger, de les laver, de les soigner, les encourager et surtout de les accompagner. C'était María, María Ràfols.



À LA PORTE DE L'HÔPITAL DE LA SAINTE CROIX, ILS PLANIFIENT LA ROUTE VERS SARAGOSSE

Des jours et des mois se sont passés. La relation entre Juan Bonal et María Ràfols s'est fortifiée. C'était tellement grande et efficace la tâche qu'ils réalisaient, chaque jour, à côté des Fraternités (Frères de la Charité de la Sainte Croix et Sœurs Hospitalières de la Sainte Croix) ainsi que des volontaires, que l'Hôpital est arrivé à être un référent pour les autres hôpitaux. La nouvelle est arrivée au Saint Hôpital Royal et Général de Notre Dame de Grace de Saragosse. Le Comité Directeur ou "Sitiada"¹ de l'Hôpital a demandé à la MIA s'ils pouvaient envoyer des volontaires pour soigner les malades à Saragosse.

Juan a commencé à rassembler des volontaires des différents lieux et de deux sexes qui seraient disponibles pour l'accompagner dans de nouvelles fonctions à Saragosse. Le responsable de chacun de ces groupes était choisi par le père Juan. Le président de la fraternité masculine était Josep Tarradellas; et pour les femmes c'était María Ràfols.

Juan et María finalisaient les détails du voyage. Ils partiraient dans trois jours. Les deux, aidés par une carte, signalent la route à suivre. Les deux sachant qu'ils vont tarder, plus ou moins, entre treize et quinze jours. Ils partaient de Barcelone pour arriver à Saragosse, dans les charriots. Il faisait froid, très froid, et cela ne jouait pas en leur faveur.

¹ Nom espagnol donné au Comité Directeur





ILS SE METTENT EN LE CHEMIN

Après trois jours, les Fraternités sont sorties très tôt le matin. Les charriots étaient remplis d'effets et de vivres. Ils étaient conduits par les guides, un dans chaque charriot. À leurs côtés, devant eux et par derrière, marchaient les jeunes frères et sœurs pleins d'enthousiasme. À la tête de la fraternité des hommes étaient Joseph Torradellas et à la tête de la fraternité de femmes, María Ràfols. Au total douze hommes et douze femmes. Dix mètres au-devant, les guidait à cheval le postillon, qui ouvrait le chemin.

C'était l'hiver. Il faisait froid. Plus d'une fois ils étaient pris par la tempête et alors le ciel s'illuminait par la foudre et les éclairs. Les chemins étaient boueux et cela faisait que plusieurs fois les charriots sont restés enfoncés dans la boue. Les guides et le postillon, avec l'aide des frères, débarrassaient et libéraient les charriots.

Malgré tout, la joie qu'ils sentaient pour la tâche à réaliser, de son arrivé à Saragosse, les aidait à surmonter toutes les difficultés du chemin.

Toujours, quand il était possible, ils passaient la nuit dans l'auberge qu'ils trouvaient en chemin. Il faisait froid pour dormir dehors et, malgré tout, ils se couvraient avec les couvertures qu'ils avaient et toutes celles qu'on leur donnait. Dans toutes les auberges, les fraternités étaient bien reçues et elles payaient toujours avec de l'argent.

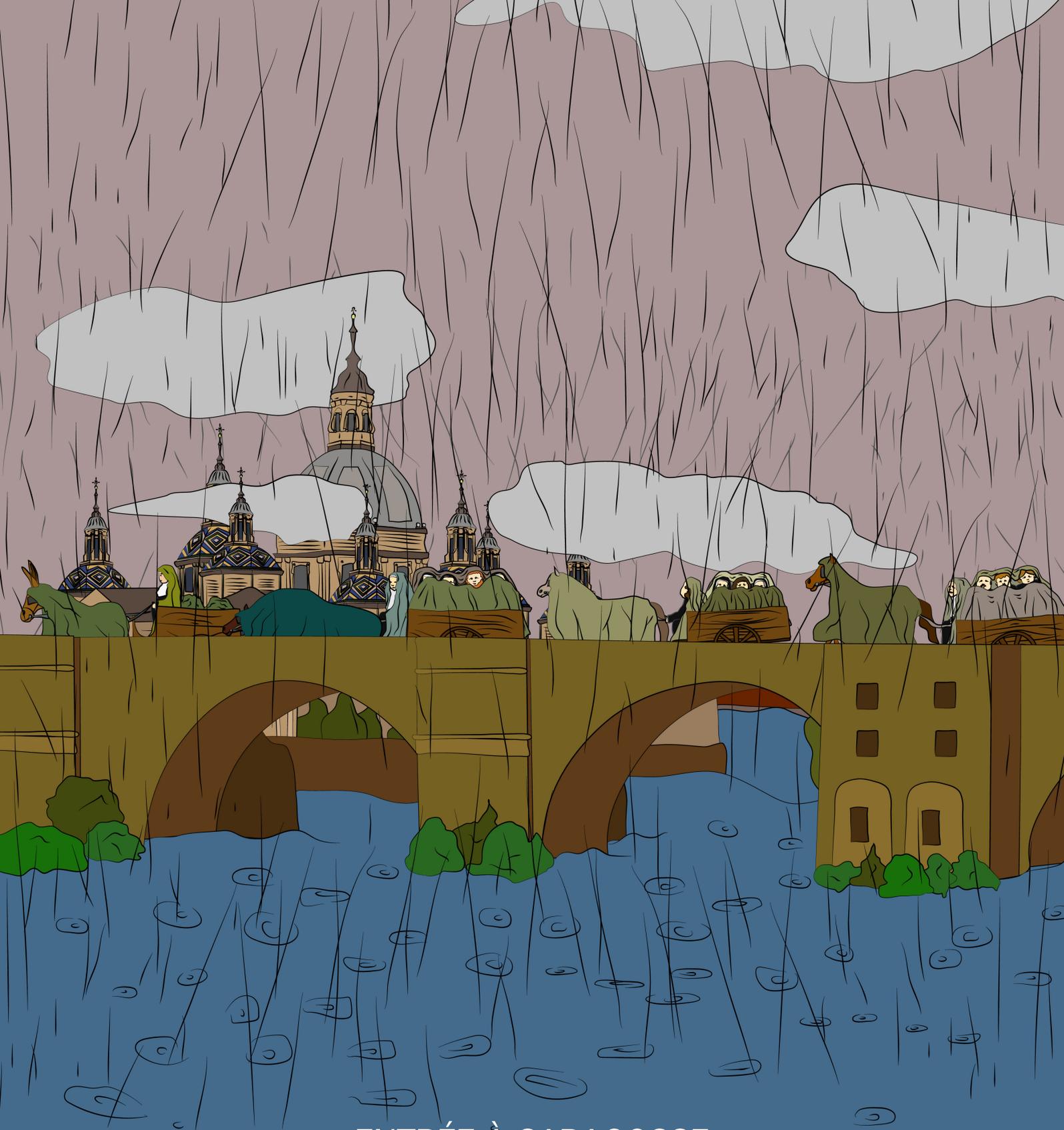
EN CHEMIN ILS CELEBRENT NOËL

Ils avançaient et avançaient. Le soir est tombé. Cette nuit, l'auberge était au complet, mais les hôtes avaient appris l'arrivée d'un groupe nombreux, ils se sont serrés pour que tout le monde puisse y passer la nuit.

Touchés par cet accueil, Juan et María, ont organisé une petite crèche qu'ils avaient avec eux. Ils ont célébré la messe pour tout le monde: l'aubergiste, sa famille et tous les hôtes et étrangers. Après, ils ont soupé, ils ont parlé, ri et chanté les chants de Noël. Ils ont célébré joyeux la Naissance de Jésus. C'était le 25 décembre. Ils ont prié et ils ont dormi toute la nuit calmement. La fête de Noël les avait pris en chemin.

Ils sont arrivés à Saragosse le 28 décembre. A quelques kilomètres de la ville de Saragosse, Juan a envoyé un des Frères qui, allant prévenir le Gouvernement de l'Hôpital de l'arrivée des Fraternités, les a devancés.





ENTRÉE À SARAGOSSE

Le panorama de la ville était spectaculaire. Dans l'obscurité de la nuit sont apparues, comme s'il voulait se dessiner dans l'air, les coupoles de la Basilique du Pilar. L'image, tout en étant un peu fastueuse, se montrait belle aux yeux étonnés des deux fraternités.

À la tombée de la nuit. Le ciel étant plus noir que d'habitude **et seulement** deux lampadaires d'huile allumés par chaque frère et sœur, et tenus par leurs mains, ils arrivèrent. Le chemin les a conduits définitivement à l'entrée de la ville de Saragosse. Ils sont arrivés et ils se sont arrêtés. Arrivés sur le Pont de Pierre, il a commencé à pleuvoir. Ils l'ont traversé et de l'autre côté, justement dans une des douce portes de la ville, les dirigeants de l'Hôpital les attendaient.

Les Sœurs sont amenées, dans les voitures des responsables de l'Hôpital, à la Basilique du Pilar. Les Frères sont partis dans leurs charriots. "La Sitiada" s'est engagée à les faire conduire directement à l'Hôpital par les volontaires de la ville



AUX PIEDS DE LA VIERGE DU PILAR

L'agitation de la multitude, qui connaissait la nouvelle de leur arrivée et qui se pressait aux portes, était impressionnante. Ils sont entrés ensemble à la Basilique de Sainte Marie du Pilar. Les Frères et les Sœurs se sont agenouillés devant la petite et belle image de la Vierge. Ils ont rendu grâce pour la joyeuse arrivée et ils ont demandé la protection pour la mission qu'on leur a confiée.

Après, ils se sont dirigés à l'Hôpital Royal et Général de Notre Dame de Grâce. Les Frères et Sœurs sont conduits directement au salon principal. Ils se sont réchauffés les pieds à côté d'une grande cheminée et ils ont pris du chocolat chaud. Ils étaient vraiment fatigués, mais leur désir de commencer à travailler était grand. "La Sitiada", considérant qu'ils avaient fait un long voyage, leur a ordonné à tous de se reposer. Ils commenceront le travail trois jours après.

L'HÔPITAL ROYAL ET GENERAL DE NOTRE DAME DE GRÂCE À SARAGOSSE

Le 7er janvier de 1805 la journée a commencée avec le travail de nouvelles Fraternités en collaboration avec les travailleurs du lieu. L'Hôpital soignait les malades, de n'importe quelle: fièvre, maladies de la peau, malades mentaux, femmes en ceinte, mères, femmes qui nourrissent les enfants, enfants trouvés, abandonnés par leurs mères et toutes les personnes très fatiguées.

Juan commence sa mission de "pasionero"², c'est-à-dire : prêtre qui assiste spirituellement les Fraternités et il leur propose à tous un "Petit Cahier" que lui-même avait écrit. Dans le cahier se trouvaient les règles pour la vie des Fraternités. La première c'était l'obéissance à la "Sitiada". La deuxième: l'idéal spirituel et communautaire.

La situation de l'Hôpital était déplorable. Les travailleurs étaient des paresseux. La saleté régnait par tout. Ils ne balayaient pas. Les bassins des malades se répandaient et se brisaient par terre sans ramasser les urines. L'odeur était insupportable, pas seulement à cause des urines mais à cause des excréments aussi.

En peu de temps le labeur des Frères et des Sœurs a donné des bons résultats. Pour le moment tout était propre. Les malades étaient bien soignés, ils recevaient consolation et soins selon leur malaise, leurs douleurs trouvaient un peu de soulagement et ils étaient accompagnés personnellement et spirituellement. Les Frères et les Sœurs avaient une vraie vocation chrétienne. Ils faisaient tout à partir de l'amour qu'ils sentaient pour le Christ. Et cela rien ni personne pourrait le changer.



² Pasionero en espagnol, c'est le prêtre qui assiste spirituellement les malades à l'Hôpital



L'HÔPITAL DE NOTRE DAME DE L'ESPERANCE. À HUESCA

Deux ans après, en 1807, la nouvelle du bienfaite des Fraternités s'est répandu rapidement dans la ville de Saragosse et en dehors d'elle, surtout le travail des femmes. L'Hôpital de Notre Dame de l'Esperance de Huesca a demandé à Juan des volontaires pour cet Hôpital. Et il en a trouvé. Il a formé la communauté de Huesca avec deux Sœurs du groupe qui est arrivé à Saragosse et les autres sont venues de la Catalogne, des groupes qui étaient accompagnés par le père.

Malgré le bienfaite des Frères, ils ont eu beaucoup de difficultés, des malentendus et des désaccords avec "la Sitiada" de l'Hôpital et avec les travailleurs. À la suite de ces disputes, la Fraternité masculine est disparue complètement entre 1807 et 1808. Tous sont partis sauf le Fr. Tarradellas, celui qui était ami de Jean. Qu'est-ce qui les a épuisés ? Qu'est qui a pu finir avec eux?

L'HÔPITAL DE NOTRE DAME DE GRÂCE BRÛLE.

Premier Siège de Saragosse le 15 juin de 1808 jusqu'au 14 d'août

La Guerre de l'Indépendance a réellement commencée en Espagne en 1808. La ville de Saragosse a été attaquée par les troupes de Napoléon. Nous sommes face au Premier Siège de Saragosse. Le 3 août, l'artillerie française a lancé des bombes contre l'Hôpital. Ils l'ont bombardé à plusieurs reprises. L'Hôpital a commencé à bruler petit à petit. Par tout il y avait le feu. Ils ont tout fait pour sortir tous les malades qui ne pouvaient pas marcher et tous ceux qui avaient besoin d'être assistés.

Les malades ont été vite encadrés à la Halle, l'Audience, la Mairie et la Députation qui ont été habilitées comme des espaces improvisés pour accueillir les malades et les blessés de guerre. Personne n'est mort pendant le déménagement de l'Hôpital. Mais plusieurs malades ont empiré à cause de l'évènement. Tous ont eu peur, spécialement les malades mentaux. Ces derniers, ont échappé terrifiés. Les Sœurs sont parties les chercher pour les tranquilliser et les protéger. María Rafols est arrivée jusqu'au campement français pour secourir les malades mentaux qui sont partis se protéger par accident là-bas.



JUAN BONAL AVEC LES SOEURS DEMANDENT L'AUMÔNE

La pauvreté, maintenant, était plus grande. Juan Bonal, María Ráfols et une autre Sœur sont sorties dans les rues de Saragosse aux portes des églises et des maisons pour demander l'aumône. Ils ont trouvé de l'argent avec lequel ils ont pu acheter des abats d'animaux pour donner à manger; ils ont trouvé aussi un peu d'habits, des médicaments, des fruits, du pain, un peu de viande et des œufs que les familles, qui avaient plus de possibilités, leur ont donnés pour les malades et les blessés de l'Hôpital.

—Eh, mon gars! Qu'est-ce que tu fais? —a dit Juan s'adressant au garçon.

Juan, tout d'un coup, a découvert, avec douleur, comme un enfant de la rue ouvrait un des sacs de pain qu'ils avaient ramassés. Le garçon a eu peur. Il a fait un pas en arrière. Juan et lui ont maintenu le regard. Le petit se frottait le visage, il était sale. Il lui manquait quelques dents. Ses habits étaient usés et sales. Juan, avec un geste l'a invité à prendre du pain. L'enfant a ouvert le sac sans retirer le regard, il a pris un morceau, il l'a mordu et il est parti.





UN DESASTRE MAJEUR!

Le deuxième siège. Décembre 1808 (quatre mois plus tard).

Des jours sont passés, des semaines, même des mois et la situation ne changeait pas. Le 21 décembre 1808, la ville est attaquée à nouveau par les français qui ont traversé ses portes. Pendant ce Second Siège plusieurs bâtiments emblématiques de Saragosse ont été détruits. Toute la ville était entourée. Ils ont coupé l'eau de la ville. Ils cherchaient la reddition de toute la ville, mais la ville résistait.

Un de ceux qui résistaient physiquement, moralement et spirituellement était le Père Juan avec les Sœurs et les Régisseurs de l'Hôpital. Juan Bonal marchait d'un hôpital à l'autre pour prêter attention spirituelle aux malades qui avaient besoin de comprendre et d'accepter la réalité du moment. Il passait du temps à consoler et à les assister spirituellement comme «pasionero». Il n'était pas médecin, ses soins allaient au-delà du corps.

Juan priait le chapelet avec eux. Il lisait la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ. Il visitait les enfants abandonnés et il jouait avec eux. Il consolait et confessait les prisonniers des deux camps. Il assistait les condamnés à mort par les français et il est arrivé à en libérer quelques-uns.



JUAN NE CONFESAIT PAS SEULEMENT

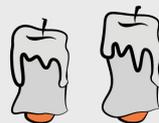
Les rues sont devenues un cimetière. Les français ont eu le control de la ville. Pas encore le control de l'Hôpital. Parfois, Juan accompagnait les malades plus loin de ses fonctions. Rien ne lui était indifférent. S'il était nécessaire il confessait seulement...

—Est-ce que la soupe est bonne? —a demandé Juan à la vieille qu'il assistait.

La dame ne pouvait pas parler, elle était vieille et elle était tellement faible que sa voix ne sortait pas, son geste exprimait la reconnaissance qu'elle sentait d'être bien soignée.

Entre le mois de décembre de 1808 et les premiers mois de 1809, les Sœurs pensaient que d'autres personnes avaient à manger moins qu'elles et elles ont donné une partie de leur repas de chaque jour au Gouvernement de l'hôpital pour le partager entre les malades. Ces rations de repas partagées s'appelaient «despintes». Elles se nourrissaient mal pour aider les malades et elles partageaient leurs forces comme elles pouvaient. Dans un moment de grande pénurie, elles sont arrivées à donner sept-cent vingt-sept rations de nourriture. Neuf Sœurs sont mortes entre 1808 et 1809 à cause de la famine et de la fatigue. L'attitude de ces Sœurs fut héroïque.

EN JOUANT AVEC LES ENFANTS DE L'HOSPICE DES ENFANTS TROUVÉS.



Tout au long de 1809, et déjà adultes et enfants placés à l'Hôpital de Convalescents, les Sœurs recevaient plus d'une fois quelques surprises. Nombreuses mères, pauvres et malades accouchaient et elles abandonnaient leurs enfants. Elles les abandonnaient aux portes de l'Hôpital, au treuil disposé tout près de l'entrée. Ces enfants étaient toujours reçus par les Sœurs et ils étaient reçus à l'hospice des enfants trouvés, lieu où ils habitaient avec d'autres enfants malades soignés par les Sœurs.



Seulement Juan connaissait l'importance du jeu pour les enfants de l'Hôpital. Il croyait, qu'en jouant avec eux, ils pourraient oublier ne serait-ce que pour un instant, les désastreuses conséquences de la guerre. Il avait aussi un grand intérêt à qu'ils apprennent des métiers utiles, comme tailleur, cordonnier, afin qu'ils puissent, dans le futur, gagner leur vie.



CELEBRE L'EUCARISTIE À L'ÉGLISE DE L'HÔPITAL

Nous sommes en 1810. Juan, en tant que «pasionero» à l'Hôpital des Convalescents, confessait les malades qui s'approchaient de lui et qui cherchaient consolation et courage. Il célébrait la messe et les sacrements. Nombreux enfants y étaient baptisés, presque tous de l'Hospice.

Depuis 1809, les Sœurs et les travailleuses du centre ont été les marraines des enfants baptisés, ceux qui vivaient à l'hospice, sous leur protection, à cause de l'abandon souffert. Il s'est donné un véritable accompagnement entre les enfants et les Sœurs, surtout avec María Rafols.

Unjour, Juan a réuni tous les malades qui pouvaient se déplacer avec les Sœurs pour célébrer l'Eucharistie à la Chapelle de l'Hôpital de Convalescents. Les enfants, bien propres avec l'aide des Sœurs, se sont assis au premier rang. Ils aimaient ces moments, ils sortaient de leurs **habitudes**. Les enfants écoutaient attentivement les homélies du Père Juan et spécialement l'hymne de l'Amour, la lettre aux Corinthiens 13.

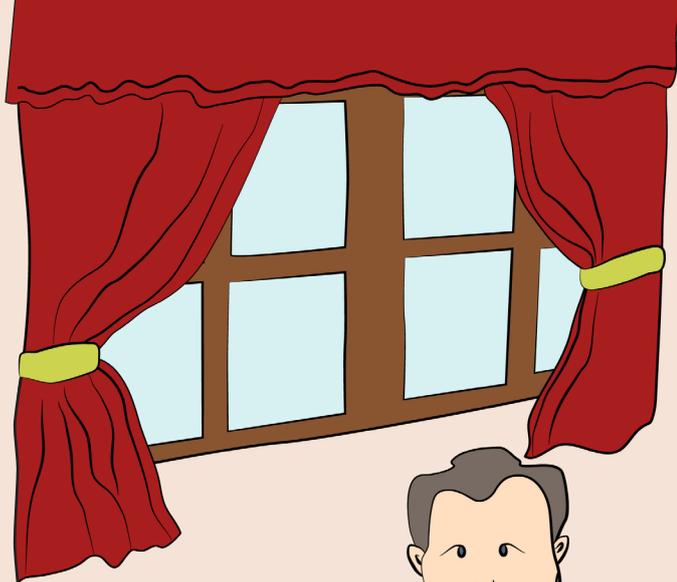
DE NOUVEAU À L'HOSPICE. IL ENSEIGNE LE RESPECT MUTUEL

Une année de plus s'est écoulée et, le 29 avril 1811, une nouvelle "Sitiada", imposée par les français, prend la direction de l'Hôpital. À partir de ce moment les choses ne seraient plus les mêmes pour Juan Bonal et les Sœurs.

Quand Juan est arrivé à la salle des enfants, il a surpris deux enfants en train de se bagarrer. Un parmi eux a lancé à l'autre une sphère en bois qu'il a pu éviter, mais laquelle va traverser une des vitres des fenêtres. Juan a pensé que si elle avait heurté la tête de l'enfant, elle aurait pu le tuer. Il ne s'est pas fâché avec les enfants mais dès ils l'ont vu, ils sont restés bouche bée. Sidérés sur place. Juan a pris leurs bras et il les a assis l'un en face de l'autre. Il leur a demandé s'ils connaissaient le premier homme de l'histoire qui a tué son frère. Les enfants ne connaissaient rien, ils n'ont jamais entendu parler de cela. Juan alors a commencé à leur raconter l'histoire de Caïn et Abel (Genèse 4, 1-16).



Le visage des enfants est devenu pâle. Ils se repentaient de leurs actes. Juan a pu le lire dans leurs yeux. Mais pas encore satisfait il leur a raconté l'histoire d'autres frères, Esaú y Jacob (Genèse 25, 19-34).



CHAPITRE 4: MATURITÉ. IL DEVIENT MENDIANT DE L'HÔPITAL

Quand il a eu à parler avec la **sitiada** française, il s'est rappelé du jour où son ami Palafox l'a envoyé demander l'aumône dans la ville.

À cette époque, la vie de Juan allait connaître un grand changement. Juan avait, alors, quarante-six ans.

La nouvelle Direction voulait que Juan parte demander l'aumône de manière officielle, au nom et en faveur de l'Hôpital en dehors de limites de la ville. L'objectif était de l'envoyer loin, le plus loin possible. De cette manière il serait loin de l'Hôpital, des malades, des Sœurs. Ils ne voulaient pas qu'il soit le confesseur et le guide des Sœurs. La "Sitiada" avait peur qu'il puisse les influencer plus qu'Elle-même. Lâches! À partir de ce moment, Juan devait noter dans un cahier tout ce qu'il recevait comme aumône. Il ne pouvait rien oublier, même pas une petite chose.

À partir de ce moment, Juan devait être accompagné. Dans les premières sorties il le faisait avec Sanclemente, un aide de l'Hôpital, très proche de la «Sitiada», il allait suivre de près toutes les tâches de Juan. Le père a accepté toutes les conditions et il s'est préparé pour sortir le plus tôt possible. À partir de maintenant, il visiterait villages, petites villes, peuples moyens et grands de la moitié de l'Espagne en demandant l'aumône. C'est ce qu'on appelle les "Sentiers", il les a préparé et parcouru pendant quinze ans. Partant de l'Hôpital, il serait "veredero"³, aumônier et mendiant au bénéfice de l'Hôpital qui avait besoin des ressources et des dons pour le bon fonctionnement et **bien-être** des malades.

³ Nom espagnol qui se donne à celui que parcourt les sentiers

IL PRIE ET OFFRE À DIEU TOUTE SA DOULEUR

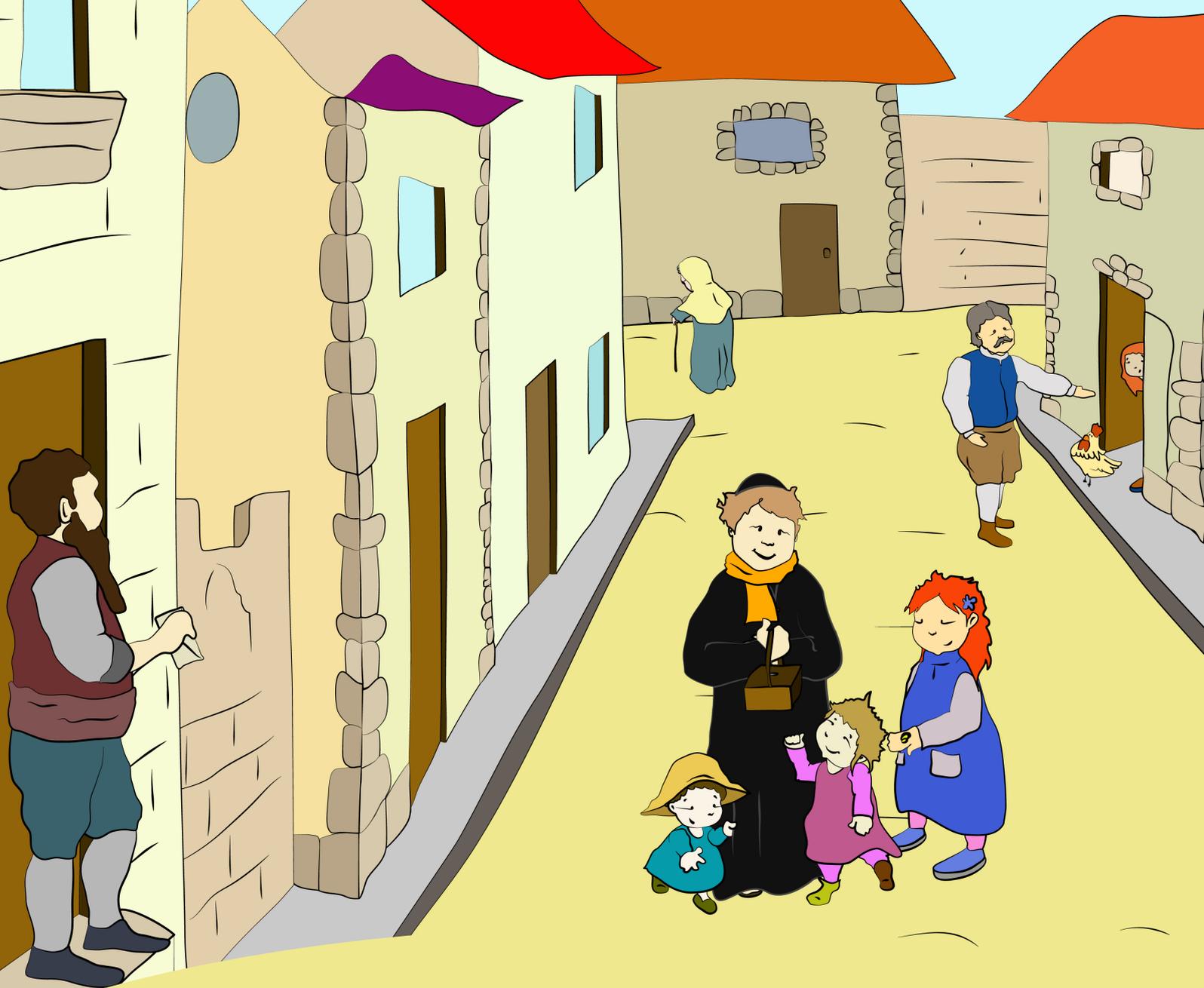
Juan sortait de Saragosse accompagné de Sanclemente à des heures très matinales. Ils sortaient les deux sur leurs chevaux. Dans un des chemins, entre la ville de Saragose et un village, il s'est arrêté pour prier. Pour cela, il s'est éloigné quelques mètres de son compagnon de voyage. Celui-ci regardait le paysage. Juan a profité alors pour penser, il avait besoin d'être seul.

Il vivait de situations très difficiles. Il gardait sa peine à l'intérieur. Seulement lui savait, en ce moment, comment il se sentait réellement. Il s'est rappelé des temps passés quand il est resté seul, sans aucun frère pour l'accompagner.



Le jour dans lequel tous les Frères sont partis, le laissant seul comme l'unique homme possible pour guider la Fraternité. Maintenant, étant loin des Sœurs, il était difficile que la Fraternité qu'il avait fondée devienne Congrégation dans le futur.

Sa douleur était profonde. Il était vraiment triste de se voir éloigné des Sœurs. Il priait. Il a demandé à Dieu qu'il l'accompagne, Et il a confié. Il a voulu continuer de confier sachant que Lui resterait à ses côtés, malgré les énormes difficultés surgies sur le chemin de sa vie.



EN DEMANDANT L'AUMÔNE DANS UN DES VILLAGES

Marchant sur les sentiers, les jours sont passés, Juan a frappé à la porte d'une maison. Il a frappé avec ses mains. Une fille de cinq ans a ouvert la porte. Derrière elle une autre de sept ans et derrière encore des garçons de dix et douze ans à peu près.

—Bonjour Mr. Qu'est-ce que vous voulez? —a demandé la plus petite.

—Vous venez benir notre maison? —a demandé le plus grand.

—Bonjour mes enfants, est-ce que maman ou papa sont là?

—Non, ils sont au champ —a répondu le plus grand.

—Alors, je viendrai après, si possible —a répondu Juan.

—Qu'est-ce que vous voudriez, père? —a demandé cette fois un autre.

—Je demande l'aumône pour les enfants comme vous qui sont malades à l'Hôpital de Notre Dame de Grâce à Saragosse.

Les quatre ont écouté attentivement cette fois-ci. Les yeux se sont illuminés.

—Vous accepteriez quelques monnaies? —a demandé le plus grand.

—Bien sûr!

—Prenez !a —crié l'enfant pendant qu'il sortait de la poche de son pantalon deux monnaies —C'est toute ma fortune, mais ça ne fait rien, je peux vous la donner. Nous n'en avons pas besoin, mes frères et moi.

—Merci mon fils, tu es grand.

VISITE AUX PERSONNES QUI ONT BESOIN DE DIEU



Le jour suivant, après avoir passé la nuit à la maison paroissiale du village, Juan a demandé la permission au curé qui les avait logés, et à Sanclemente, pour qu'ils l'autorisent à confesser ceux qui s'approchaient de l'église, car ils avaient appris son arrivée. Et c'était comme cela. que Juan a passé une grande partie de la matinée à confesser les uns et les autres. La nouvelle a parcouru rapidement le village. Les gens se sont approchés rapidement se réconcilier avec Dieu. Sanclemente, bouleversé par la décision de Juan et contrarié, est parti se promener au village en attendant que Juan termine et pouvoir poursuivre à demander l'aumône porte à porte. Sanclemente était prêt à tout, mais il savait qu'il ne pouvait rien faire pour que Juan l'obéisse.

IL PRESENTE LE COMPTES DES AUMÔNES RECUEILLIES



Des jours sont passés. À son retour à Saragosse, la "Sitiada" convoque Juan pour qu'il rende compte de tout ce qu'il avait collecté. Avant la réunion, Sanclemente est parti parler avec les responsables du Gouvernement de l'Hôpital. Il leur a dit qu'il ne savait pas si toutes les monnaies collectées étaient écrites sur le cahier et pourtant on l'avait déjà déposé à l'Hôpital. D'un autre côté il a exprimé son désaccord du passer si temps à écouter, à confesser et accompagner tant de monde qui s'approchait de lui dans les chemins. Selon son avis, ce temps il pouvait le profiter pour ramasser une plus grande quantité d'aumônes pour l'Hôpital.

La "Sitiada", qui avait écouté attentivement Sanclemente a pris note. Maintenant le père Juan allait rendre comptes de tout ce qu'ils ont collecté. Ils étaient contents de se rencontrer avec lui, l'écoute des cancans leur avait rendu plus forts devant lui.

Sanclemente est parti. Juan est entré.

Après avoir exigé les comptes complets de tout ce qu'il avait récolté, on lui a conseillé de ne pas perdre du temps dans d'autres activités différentes à la quête pour l'Hôpital.

Petit à petit la "Sitiada" a reconnu l'infatigable labeur du père Juan en faveur des pauvres de l'Hôpital et ils ont confié en lui.



AU SALZ, IL SE RETIRE PRIER ET PREPARER CHAQUE SENTIER

Juan, se retirait quelques jour pour étudier et préparer l'itinéraire des chemins qu'il allait parcourir. Pour cela, il partait au Salz, à vingt kilomètres de Saragosse. En ce lieu, Juan logeait dans une petite chambre à côté d'un ermitage construit en honneur de la Vierge, tout était sur une colline. Il prenait du temps à penser sur la vie qu'il menait à Saragosse, le rythme très accéléré de l'Hôpital, la fatigue de ses Sœurs, les malades qui mouraient chaque jour, ceux qui devaient être soignés, ceux qui sont partis guéris, ceux qui viendront, les enfants orphelins, les femmes maltraitées pendant les Sièges, ses secrets de confession. Ses choses. Les choses de Dieu. Tout, il le laissait entre les mains de la Vierge.

Juan portait toujours avec lui la boîte à aumône, il l'avait faite avec un peu de bois qu'il a récupéré des ruines de l'ancien Hôpital de Notre Dame de Grâce de Saragosse, avant d'être détruit à cause de l'incendie qui s'est produit à cause des bombes de Napoléon. La caisse, petite et avec manche -appelé affectueusement brosse—c'est là qu'il gardait les monnaies reçues. Il rêvait de l'avoir remplie d'argent pour pouvoir acheter de la nourriture et d'autres choses.



À LA MAISON DE LA MISÉRICORDE DE HUESCA IL JOUE AVEC DES ENFANTS

Un des derniers sentiers, Juan s'est levé très tôt. À six heures du matin il était déjà prêt pour sortir du Salz et se rendre à Saragosse. Dans ses cartes il avait signalé la nouvelle route qui partait de la ville pour continuer à demander l'aumône pour l'Hôpital.

Cette fois-ci, il s'est approché de la maison de la Miséricorde de Huesca pour visiter les enfants orphelins que les Sœurs de cette communauté avaient à leur charge. Et pour visiter aussi les Sœurs de Huesca, ses Sœurs.

Tous se sont réjouis de le voir. Combien de temps... Juan a passé une bonne partie de la matinée à jouer avec les enfants malades que les Sœurs soignaient sans repos. Elles s'occupaient d'eux matin et soir. Ce n'était pas la tâche de quelques heures. C'était une mission de chaque jour et engagée. Juan a pris aussi le temps pour parler avec les Sœurs



AVEC LES SOEURS DE L'HÔPITAL DE NOTRE DAME DE L'ESPERANCE

Juan n'a pas seulement visité la Maison de la Miséricorde mais aussi il s'est approché de l'Hôpital de Notre Dame de l'Espérance. Là il va manger avec les Sœurs et après il rentrera à Saragosse

En marchant dans les rues de Huesca, il entre dans l'une et l'autre maison. Un Monsieur, quand il l'a reconnu avec sa soutane de prêtre, il lui a offert deux poulets en sachant qu'il va bien les utiliser. Juan a accepté le don. Il s'est montré reconnaissant et il a continué son chemin. Juan a mangé avec les Sœurs qui étaient très contentes de le voir et après il a visité les malades de l'Hôpital qui étaient contents de le rencontrer. Il a confessé certains parmi eux. Le temps est passé très vite. Quand il a tout fait, il a repris son chemin vers Saragosse. Il a dit au revoir aux Sœurs qui étaient à la porte.

Il les a embrasé une a une. La dernière était la Supérieure qui l'attendait avec un autre poulet.



LES MALADES MENTAUX DE L'HÔPITAL INSPIRENT SON DERNIER SENTIER

Quand Juan est arrivé à Saragosse c'était très tard. Il était fatigué. Il pensait sortir dans deux ou trois jours demander l'aumône. Il venait d'arriver et il pensait déjà à partir de nouveau.

Pendant les jours passés à Saragosse, il a visité les malades mentaux de l'Hôpital. Alors, quelque chose a bouleversé son cœur. Il a senti de la tristesse en les regardant car ils n'avaient pas de place pour vivre et soulager leur maladie. De nombreuses idées sont venues dans sa tête. Comme si quelqu'un l'avait pris et secoué jusqu'à satiété. Il avait des vertiges quand il regardait tout ce que sa tête avait pensé. Il s'est arrêté. Il s'est calmé. Il a essayé d'organiser ses idées. Il n'a pas pu le faire.

Au milieu de ce chaos mental, Juan a commencé à rêver la construction d'un nouveau pavillon, annexé à l'Hôpital capable d'accueillir les malades mentaux adultes. Il voulait ce qui avait de meilleur pour eux. Cette idée se promenait plusieurs jours dans sa tête. Il ne voyait pas où trouver tant d'argent, comment pouvait être le bâtiment, quels sont les besoins minimaux à couvrir etc. Il avait envie de faire quelque chose, il a décidé de partir à nouveau au Salz pour éclaircir toutes ses idées et les mettre en pratique.



IL MEURT AU SALZ. IL MET SES RÊVES DANS LE COEUR DE DIEU

Au Salz, Juan a passé deux ou trois jours à planifier le nouveau sentier qu'il réaliserait au bénéfice des malades mentaux de son Hôpital. Il a pris avec lui trois livres de cartes et un dossier déjà usé.

Les jours **sesont** succédés et Juan travaillait encore. Le troisième jour Juan a vomit. Il a vomit plusieurs fois, il est parti au lit et il ne comprenait pas ce qu'il avait. Il dormait.

Le lendemain il s'est réveillé en vomissant encore. Il avait mal au ventre. Ce jour il n'a pas mangé, il n'est pas sorti de la chambre. C'était le matin du cinquième jour, Juan se sentait **beaucoup plus** mal. Il a passé le jour comme le précédent, au lit et sans rien manger. Il est parti avec les documents au lit. Il a fait sortir un petit cahier. Son petit Cahier. Le même qu'il avait rédigé, et dans lequel se trouvait le projet donné aux Fraternités en 1805. Les Sœurs l'appelaient affectueusement le Petit Cahier du père Juan.

La matinée du sixième jour, Juan était beaucoup plus affaibli. Le bruit des nausées a prévenu un des hôtes que cette nuit est resté à l'ermitage.

Le hôte, sachant que le malade pouvait être Juan, parce qu'il avait l'habitude de se retirer là-bas, a averti de son état les Sœurs de Huesca et celles-ci ont averti les Sœurs de Saragosse.

Les deux Sœurs de Huesca sont arrivés avant les Sœurs de Saragosse. Elles l'ont secouru comme elles ont pu. Elles ne comprenaient pas la maladie du père.

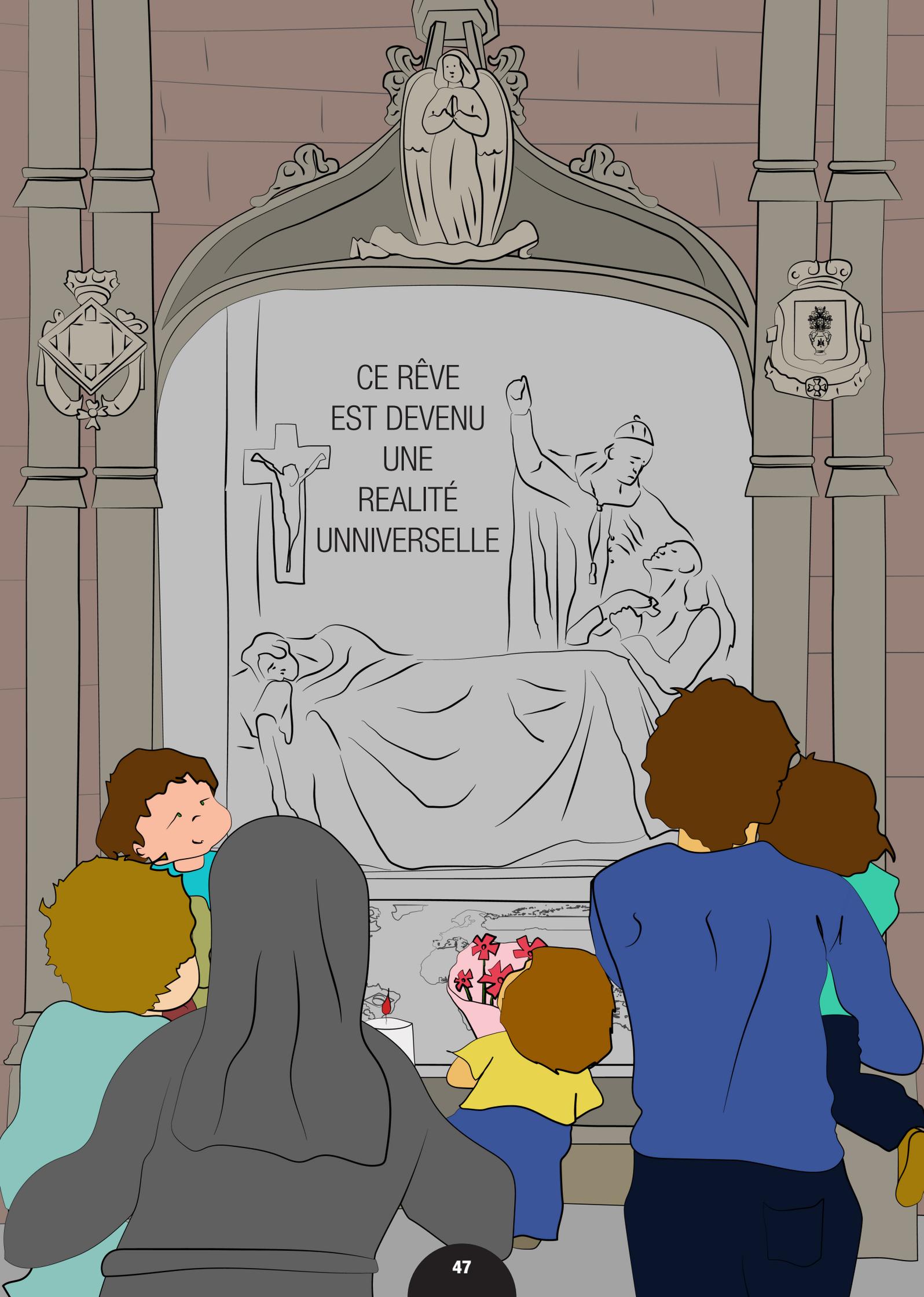


Cette nuit, le sixième jour, Juan est resté pensif sur le lit comme paralysé. Il pensait à son village, Terrades. Depuis longtemps il n'y pensait plus. Les ruelles de son village sont venues à sa tête. Il a pris le cartable, resté par terre à côté du Petit Cahier, il les a déposés sur son lit. Il a pris le cartable. Il a cherché quelques secondes. Il a terminé par faire sortir un papier. Il l'a pris dans ses mains. Un frisson parcouru son corps des pieds à la tête. Son estomac s'est rétréci. En regardant la feuille il s'en est ému. Les larmes coulaient sur ses joues.

Et, sans l'espérer, à l'instant même, le 19 aout de 1829, il a rendu son âme à Dieu.

Dans ses mains il avait le dessin coloré de son village entouré des montagnes. Celui qu'il avait peint à l'école quand il était enfant.





CE RÊVE
EST DEVENU
UNE
REALITÉ
UNNIVERSELLE



Congrégation du
Soeurs de la Charité de Sainte Anne